

semblables; l'esprit de l'un n'est pas celui de l'autre; les hommes blancs diffèrent entre eux, comme chez nous les noirs, car je vois qu'ils ont des riches et des pauvres; il y en a qui sont en bas, à servir les machines dans le dessous du navire, et il y en a en haut, qui commandent sur le pont. »

« Ah! Sélim a la langue bien pendue », murmura la foule.

Encouragé ainsi, l'orateur s'éclaircit la gorge et reprend :

« La grande faute, vois-tu, en est au manioc. Celui qui croit dans ces contrées est de l'espèce amère, et nous savons tous comment on se trouve après en avoir mangé : les langueurs d'estomac, les vomissements, le tremblement des jambes, le relâchement des muscles; une douleur dans la tête comme si elle était cerclée de fer; la terre tourne et on tombe sans connaissance et comme mort. Je l'ai éprouvé, et je l'ai vu chez les autres. Il y en a parmi nous qui ont trouvé le moyen de le rendre mangeable, mais il y en a aussi qui sont trop paresseux ou déjà trop faibles pour essayer ou pour se soucier encore de vivre.

« Depuis quelque temps je me suis mis à réfléchir que dans nos campements nous ne voyons que morts et enterrements, et nous n'y laissons que des tombes. Nous n'avons plus ni viande, ni sel, ni graisse, ni sauce. Manioc, manioc toujours! Mais si le gosier est sec, comment la nourriture pourra-t-elle descendre? Si l'estomac est dégoûté, il faut bien lui donner quelque chose, graisse ou huile, qui l'aide à digérer!

« On nous avait dit que dans quelques semaines il nous faudrait partir pour les chutes Stanley ou remonter encore la rivière, et nous étions décidés — tous — à quitter le service des blancs. La mort nous a visités; elle est encore chez nous et personne ne peut dire pourquoi. Quelques-uns pensent que c'est parce que nous travaillons pour les blancs; moi je ne le crois pas tout à fait, mais jusqu'à ton arrivée nous étions tous d'accord pour trouver que nous en avions assez. Je voulais te dire une autre chose; c'est ceci : pourquoi mourons-nous, nous qui sommes fils de ce continent, et vous, les blancs, vous vivez? Avant, sur le Congo et dans d'autres voyages, nous, les noirs, nous vivions, c'étaient les blancs qui mouraient. Aujourd'hui c'est tout le contraire, et cent noirs

pour un blanc! Oui, maître, la cause de la mort est dans ce que nous mangeons. Les blancs avaient des chèvres, des poules, du poisson : nous n'avons que du manioc. J'ai dit ce que je voulais dire.

— A mon tour de parler maintenant. J'ai écouté, j'ai réfléchi, et tout me semble fort clair. Tu dis que tu mangeais du manioc à Yambouya; tu en as été malade et nombre d'hommes en sont morts?

— Oui.

— Et tu dis que les gens de Bolobo étaient en bon état quand ils sont arrivés à Yambouya?

— Oui.

— Mais qu'au bout de peu de temps, eux aussi ont perdu leurs forces et sont morts?

— Oui.

— De quoi vivaient-ils, à Bolobo?

— De *tchikouanga*.

— Le *tchikouanga*, n'est-ce pas le pain de manioc?

— Oui.

— Avez-vous fait du pain, aussi?

— Quelques-uns parmi nous.

— Et ces quelques-uns ont vécu! Voici ce qui se passait : Vous alliez dans les champs, vous déraciniez les tubercules de manioc mûrs à ce moment de l'année. Vous en ramassiez des feuilles et les emportiez aussi. Or ce manioc est très amer. Et dans cette amertume gît un violent poison. Il ne tuerait pas des centaines d'hommes seulement, mais la race humaine tout entière. En pelant vos tubercules, vous en coupiez des tranches et les mangiez sans les cuire, vous écrasiez vos feuilles et les mangiez aussi comme *kitoouéo*. C'est ainsi que le poison entraînait dans votre corps!

« Les hommes de Bolobo achetaient le pain de manioc que préparent les femmes du pays. Ces femmes mettent les tubercules à tremper dans la rivière pendant cinq ou six jours, jusqu'à ce que l'eau en ait emporté le poison. Elles enlèvent ensuite les fibres, font sécher la pulpe, et quand celle-ci est bien sèche, elles en pétrissent un pain excellent. C'est ce pain qui avait engraisé les gens de Bolobo. Mais les gens de Yambouya râpaient leur manioc ou le coupaient en morceaux pour le sécher au soleil; en le coupant, ils en mangeaient des

tranches crues; et ils n'attendaient pas non plus que les autres fussent sèches, car ils n'avaient pas de réserves et la faim les pressait. Même ceux qui faisaient tremper leurs racines en coupaient souvent quelque jolie rondelle, puis ils hachaient et cuisaient les feuilles pour les manger avec ce pain si mal préparé; et voilà, le venin les rendait malades et les faisait mourir. Et les gens de Bolobo, quand ils montèrent à Yambouya, firent comme les gens de Yambouya, et eux aussi tombèrent malades et plusieurs en moururent. Voilà pourquoi vous avez laissé une centaine de tombes à Yambouya; voilà pourquoi tant d'hommes sont frappés. Les blancs ne sont pas morts : ils avaient du riz, des haricots, des biscuits, des poules et des chèvres. Si le climat avait tué vos amis, les blancs seraient morts avant eux, comme on les voit mourir au bas Congo. Non, il ne faut accuser ni le climat, ni le lieu de campée d'être la cause de cette maladie funeste — vertige et douleurs à la tête, vomissements, tremblement des membres, faiblesse des genoux, ramollissement des muscles, dégoût de tout aliment, fatigue de vivre, — mais seulement le poison que contient cette sorte de manioc.

« Ce qu'il vous aurait fallu faire, je vais vous le dire : deux ou trois d'entre vous par peloton auraient, tous les matins, déraciné du manioc en quantité suffisante, puis l'auraient mis à tremper dans la rivière; de cette façon la cassave n'eût jamais manqué pour vos bouillies et vos gâteaux, et je trouverais en plus deux cents compagnons solides et bien en point pour le retour à Zanzibar.

« Maintenant, écoutez-moi bien : Mangez de ce manioc aussi peu que possible. Ramassez-en beaucoup, et pendant qu'il dégorgera dans la rivière, tâchez de vous contenter de bananes et de plantains. Dans un jour ou deux nous partirons d'ici. On transportera les malades dans une grande île à quelques heures de marche; là vous préparerez de la cassave pour 20 jours. Ceux qui n'ont pas assez de bananes, qu'ils se fabriquent quelque gril, et qu'ils placent sur le feu leur manioc, coupé en tranches très minces, et l'y laissent jusqu'au matin. Vous le pilerez alors, et le réduirez en farine, et ce que vous mangerez sera bon, pour les blancs comme pour les noirs! Demain, revenez tous me trouver; vous pourrez jeter à l'eau tous les sales haillons qui vous couvrent, car je vous habil-

lerai à neuf. En attendant, tenez-vous en joie, et rendez grâce à Dieu de ce que nous sommes revenus pour vous arracher à la tombe! »

Justement nous possédions le baume qui allait guérir toutes les misères du pauvre troupeau enfermé dans le bercail de Banalya. Nos gens de la première colonne étaient encore tellement enthousiastes du Pays aux Herbes, de sa richesse en grain et en légumes, en vivres de diverses sortes, que, en écoutant leurs révélations, les plus découragés se sentaient renaître à l'espérance. Jamais ils ne se lassaient d'entendre, les autres ne se fatiguaient jamais à redire les merveilles du pays de cocagne où ils avaient réjoui leurs yeux et assouvi leur faim. La flamme des paroles par lesquelles ils décrivaient cette heureuse contrée se reflétait sur les maigres visages et les joues creuses de nos malheureux anémiés, rêvant maintenant de cet Eden où ils trouveraient tant de bonnes choses : le grain et la viande qui leur rendraient des forces, le lait et la farine qui guériraient leur estomac! Les narrateurs, il faut le dire, passaient rapidement sur les mois de misère endurée avant de franchir la porte du paradis; les auditeurs, non plus, ne s'attachaient guère à éplucher ces récits : leur imagination, surexcitée par ces perspectives brillantes, laissait dans l'ombre les rudes épreuves de la traversée des forêts. Je prêtais l'oreille au babil de ces grands enfants, sympathisant à leur exaltation, mais les plaignant de toute mon âme : « Inchallah! disait avec une fervente émotion un de nos jeunes hommes du Nyanza : nous allons nous en donner, un autre régal de viande! et vous vous rirez des jours où vous n'aviez à mettre sous la dent que des racines et des feuilles de manioc! » Quoi de plus puissant que ces visions séductrices pour enlever aux pauvres éclopés de Banalya toute idée de prendre la fuite? Le lait et le miel, la viande et le millet, de bons gages, des cadeaux,... tout cela valait bien le poisson séché des chutes, le bâton du maître d'esclaves, l'incertitude de l'avenir!

Le nuage se dissipait qui, depuis si longtemps, assombrissait les esprits de notre arrière-garde. Mais je ne perdais pas de vue la nécessité de fuir au plus tôt le voisinage de Banalya, le théâtre de la tragédie, la pépinière qui avait produit tant de violences et de méchefs. Les messagers envoyés le 17 août

à Tippou pour lui annoncer notre retour avaient dû le rejoindre vers le 24 : je l'attendrais dix jours, lui avais-je écrit, et ces dix jours semblaient interminables à notre bouillante jeunesse, à laquelle les retards calculés, les chicanes du traitant arabe inspiraient un profond mépris. Ce délai, j'en avais besoin, non seulement pour laisser à Tippou le temps de se décider, mais encore pour donner à M. Jameson, qu'on m'assurait être aux chutes, la possibilité de nous rejoindre. Il me fallait enfin réorganiser l'expédition et refaire tous les ballots, par suite des exigences de Tippou-Tib, qui les trouvait beaucoup trop lourds pour ses porteurs, des adolescents presque.

Après trois jours passés au campement, j'embarquai malades et bagages pour une île située en amont, où nous arrivâmes trois heures après; mais Ougarrououé, descendu des rapides aux Guêpes — le lieu où, le 25 juillet 1887, ces maudits insectes nous avaient si bien arrangés, — l'occupait déjà, et nous dûmes continuer jusqu'à l'îlot de Boungangeta, beaucoup moins grand, mais qui nous convenait mieux. Les porteurs manyouema suivirent la route de terre jusqu'au bivouac établi sur la berge qui lui fait face; les nôtres s'y traînèrent par petits groupes, et tellement à loisir, que l'arrière-garde, poussant les derniers retardataires, y entra le 24 seulement, quoique la distance ne fût pas de 10 kilomètres. En 1887 ma colonne l'avait franchie en quatre heures. Mais, depuis lors, les Arabes avaient détruit les vastes établissements de la rive, et la brousse, qui pousse ici avec une si merveilleuse rapidité, ensevelissait déjà décombres, plantations et vergers sous son épais fouillis. Cette courte marche, qui leur avait pris trois jours, me servit de terme de comparaison, et je reconnus d'autant mieux la nécessité de remanier à fond toutes nos appartenances. Quatre demi-charges, deux carabines et deux Manyouema manquaient déjà à l'appel. Sur cet échantillon, et sans consulter le livre de loch, je pouvais jauger la volonté mauvaise et tenace de cette tourbe d'esclaves quand le maître n'est pas là. Impossible, sans Tippou-Tib ou l'un de ses neveux, de conduire ce ramassis de chenapans à travers les vastes solitudes qui s'étendaient devant nous. Neuf kilomètres en trois jours! A ce taux, il nous faudrait quinze mois pour gagner l'Albert-Nyanza. MM. Jameson et Bonny avaient mis quarante-trois jours à faire 145 kilo-

mètres. Leur carnet passe légèrement sur toutes les difficultés de cette route, mais je n'avais jamais mieux apprécié la patience qu'ils leur ont opposée.

M. Bonny rentra le 22 août; jusqu'au 31 nous séjournâmes dans cette île, que rafraîchissait la brise. A chacun de mes hommes du Nyanza je remis 5 *doti* ou 18 mètres de cotonnade, 1 750 grammes de cauris, 450 grammes de perles, 15 baguettes de laiton, et moitié autant à ceux de l'arrière-garde, ou la valeur totale de 19 000 francs aux premiers, de 7 075 aux seconds. Ils méritaient également cette récompense, mais nos pagazi avaient déjà reçu un fort joli trousseau, tandis que les gens du lac étaient encore couverts de peau de chèvre ou d'une étoffe faite avec de l'écorce d'arbre. Cet « argent de poche » leur permettrait de se reposer complètement pendant que les 600 porteurs d'Ougarrououé prépareraient le manioc, cuiraient des gâteaux et des pains comme provisions de réserve, et seraient trop heureux de recevoir en échange de la cotonnade ou autres marchandises.

La refection des ballots exigeait ma surveillance personnelle; en outre, il me fallut rédiger mes rapports au Comité, écrire aux Sociétés de géographie de Londres et d'Écosse, qui toutes deux avaient souscrit au fond de secours; palabrer avec nos capitaines manyouema, qui, un jour, protestaient de leur fidélité inébranlable, et, le lendemain, me rompaient la tête des lubies de leurs hommes, de nos pertes par les maladies et la fuite des engagés, par la disparition des ballots; mais à leurs plaintes, à leurs menaces, je répondais à peu près dans les termes de ma lettre du 17 à Tippou : « Si tu ne veux pas venir, c'est bien! Si tu veux venir, c'est bien! Agis librement. Je n'ai pas besoin de toi, mais s'il te plaît de me suivre, j'utiliserai tes services, et te payerai d'après le nombre de charges que porteront tes hommes. » Quelques-uns prirent ce petit discours comme un conseil de s'en aller vaquer à leurs propres affaires, la dévastation et la maraude; bref, trois seulement demandèrent à m'accompagner avec un certain nombre des leurs : « Si de bonne volonté, leur dis-je, vous restez trente jours avec nous, je confierai ensuite des ballots à vos porteurs. »

Voici la copie de notre recensement du 29 :

	Hommes.	Porteurs
Zanzibari capables de porter les ballots.	165	} 285
Madi.	57	
Manyouema.	61	
Soudanais, officiers et seldats.	21	
Malades zanzibari.	45	
Somali.	1	
Soldats d'Emin Pacha.	4	
Chefs manyouema, femmes et serviteurs.	108	
2 officiers et un domestique.	5	
Total.	<u>465</u>	<u>285</u>

Ballots à emporter dans ce second voyage au lac Albert :

Poudre à canon.	37 caisses.
Munitions pour remingtons	85 —
— pour winchesters	11 —
— pour maxim.	9 —
Perles en sacs.	19 —
Cauris.	6 —
Rouleaux de fil de laiton.	4 —
Balles d'étoffe.	17 —
Capsules à percussion.	4 —
Divers.	40 —
	<u>250 caisses.</u>

250 charges pour 285 porteurs.

Puis quelques paquets d'articles divers, utiles ou nécessaires aussi longtemps que nous conserverions les pirogues ; pains de cassave, munitions à consommer en route, câbles, etc. Quand nous quitterions la rivière, les 250 ballots dont le détail est ci-dessus seraient répartis entre nos engagés. De ceux-ci j'avais 53 en surnombre, car, par suite de la nature des contrées à traverser et de la présente condition de la seconde colonne, les maladies, les combats avec les indigènes, les morts réduiraient notablement ce chiffre, et le jour arriverait, sans nul doute, où nous aurions encore plus de charges que de porteurs, et où les chefs de caravane auraient à épauler des fardeaux. En attendant, nous donnions aux éclopés une bonne chance de se refaire. Pendant quelque soixante jours ils voyageraient en canots, on les nourrirait de légumes, de farine de plantain. Pour la viande, par exemple, inutile d'en espérer : chèvres et poules étaient fort rares ; Ougarrououé et les siens avaient mis à sac les deux rives. Et si les porteurs libres de toute corvée voulaient bien, de leur côté, s'abstenir

de piller les cases ou de courir, par imprudence et excès de zèle, à la rencontre de dangers inutiles, l'expédition, dans ce second voyage à l'Albert-Nyanza, pourrait perdre beaucoup moins de vies que n'en avait coûté le premier.

Nous étions encore à l'île Boungangeta, qu'on me remit une lettre de M. Jameson, datée de Stanley-falls, 12 août. Il se proposait, disait-il, de redescendre le fleuve jusqu'à Bangala ; d'après le messenger, il avait le projet de poursuivre jusqu'à Banana. Bangala ou Banana, pour nous c'était tout un : en partant des chutes Stanley, il se séparait de propos délibéré de notre expédition, et rien ne pouvait plus me retenir dans le voisinage de Banalya. J'avais donné ma parole aux officiers du fort Bodo, à Emin et à ses Égyptiens que, le 22 décembre ou à peu près, je serais de retour dans cette station, et au Nyanza vers le 16 janvier. Je regrettais vivement que M. Jameson fût ainsi perdu pour notre entreprise, car les notes du livre de loch plaidaient puissamment en faveur de son mérite, mais je ne devais pas laisser à la fatalité qui s'attachait à notre arrière-garde le temps de réduire encore notre nombre, ou à la garnison du fort Bodo celui de s'inquiéter d'un retard trop prolongé et de perdre la tête parce que j'aurais manqué à ma promesse. J'écrivis cependant à M. Jameson que s'il pouvait réunir cinquante hommes solides et suivre au premier jour la route que lui indiqueraient des arbres coupés et flachés, rien ne lui serait plus facile que de rejoindre une colonne marchant en file indienne sur un sentier hérissé d'obstacles, abatis, marais, marigots et rivières. Mais le lecteur le sait déjà, et nous l'ignorions encore, M. Jameson était mort depuis douze jours quand son messenger repartit pour Stanley-falls.

Le 30 août, la flottille entière, 41 pirogues, y compris une douzaine appartenant à Ougarrououé, se mettait en route pour transporter M. Bonny, 239 hommes, leurs effets personnels, vivres, pots pour la cuisine, etc., à 8 kilomètres en amont, à l'escale au-dessus du confluent du Rendi ; là nos gens devraient prendre le sentier tracé par nous à notre voyage de retour, tandis que nos canots reviendraient à Boungangeta.

Le lendemain, treize jours s'étant écoulés depuis que j'avais écrit à Tippou-Tib une lettre à laquelle nous n'avions pas reçu de réponse, nous quittâmes l'île pour nous acheminer vers